

Une page d'Histoire de la commune d'Auboué

“22 août 1942, l'évasion du Papé”

Le Cercle d'Histoire de Jœuf entretient des relations amicales et des échanges souvent fructueux avec de nombreuses sociétés d'Histoire de notre région. Ainsi, à la fin du mois de février, alors qu'il nous apprenait la disparition de Claude Krysanjac, originaire d'Auboué, instituteur à Moutiers, puis directeur d'école à Valleroy et dans la région nancéienne, Jérôme Leclerc, responsable de l'association “*Espace de Mémoire Lorraine 1939-1945*”, diffusait un article rédigé par son ami Claude en 2016. Comme ce document concerne une page de l'Histoire de notre vallée de l'Orne pendant les années sombres de l'Occupation, avec son aimable autorisation, à notre tour nous avons voulu rendre hommage à l'enseignant issu de l'immigration italo-polonaise et à son travail d'historien en le publiant dans notre site.

EST REPUBLICAIN samedi 20 février 2021

BANLIEUE SUD | 31

MÉRÉVILLE Nécrologie

Décès de Claude Krysanjac

Nous venons d'apprendre le décès de Claude Krysanjac à l'âge de 83 ans. Figure bien connue des Mérévillois, résidant depuis 1975 à Méréville, commune dans laquelle il s'est beaucoup investi, Claude est né en 1937, à Auboué, dans le Pays Haut. Ancien élève de l'école normale d'instituteurs, promotion Hélène-Boucher (54-58), il a effectué 30 mois de service militaire, dont 15 passés en Algérie. Puis il a exercé son métier d'instituteur à Moutiers, puis à Valleroy comme directeur d'école, à Nancy puis à Vandœuvre.

Ancien adjoint municipal avant et après son court mandat de maire en 1982-1983, ancien président du Cercle cartophile de Meurthe-et-Moselle, il possédait 50.000 cartes postales. Il était aussi écrivain, féru d'histoire. Il a notamment publié un livre intitulé « Méréville et ses environs dans la tourmente de la Seconde



Guerre mondiale », puis « Méréville-sur-Moselle », et « d'Amerelli Vila à Méréville ». Il adorait aussi travailler le bois.

Claude avait épousé Anne-Marie. Trois enfants sont nés de cette union, Jean-Philippe, Pascale et Béatrice. Celle qui était pour lui « la femme de sa vie », qu'il a accompagnée durant des années dans la maladie, est décédée le 15 février 2002. Claude est décédé, comme elle, un 15 février. Sa dépouille repose au cimetière de Méréville, aux côtés de son épouse.

Nos condoléances.

Dans la tourmente de la 2^{ème} guerre mondiale.

Marcin KRZYZANIAK est né le 7 novembre 1915 à Straszewo, petit village de Voïvodie-Cujavie, à quelques encablures de Torun, ville fondée par les Chevaliers Teutoniques, sur la Vistule. En 1929, il émigre, avec sa famille, dans la région de Briey. Il travaille d'abord dans une ferme, à Saint-Marcel, près de Doncourt-lès-Conflans, mais ne tarde pas à entrer à l'usine d'Auboué, comme fondeur. En 1939, après la défaite de la Pologne, son gouvernement, exilé à Londres, ordonne la mobilisation de ses jeunes ressortissants en France.



Straszewo : sa petite église en bois, ses champs, ses marais et sa forêt.

Le 7 janvier 1940, il va sur ses 25 ans, il est mobilisé et incorporé dans le 3^{ème} Régiment de la 1^{ère} Division des Grenadiers Polonais (La division comprend 16000 hommes, dont 2600 sous-officiers et 500 officiers ; elle est commandée par le Général Bronislaw Duch). A Coëtquidan, il reçoit une courte formation et un entraînement de fusilier-voltigeur.



Quelque part, en Bretagne, en avril 1940.

En début mai, la division, affectée à la réserve de la 4^{ème} armée qui combat en Lorraine, est mise au repos à Colombey-les-Belles, près de Nancy;



Défilé du 1er Régiment de la 1ère DGP devant le Général Sikorski à Colombey-les-Belles (54)

Le 03 mai 1940

En fin mai, début juin, elle fait mouvement vers le front et s'établit sur une ligne de 12 km entre Xures et Moussey. Sa mission est de couvrir et protéger le repli des régiments d'infanterie de forteresse qui sont positionnés sur la ligne Maginot et qui risquent d'être pris à revers. On retrouvera d'ailleurs, deux de ces régiments, le 161^{ème} RIF et le 168^{ème} RIF à Méréville le 18 juin 1940.

Le 1^{er} Régiment des Grenadiers Polonais est engagé dans la bataille, le 14 juin à 6 heures du matin, à Holving (près de Sarralbe), aux côtés des 41^{ème} et 51^{ème} Régiments de mitrailleurs d'infanterie coloniale (2 régiments d'infanterie de marine); Ce premier contact avec l'ennemi se termine par une belle victoire. La 1^{ère} DGP reçoit cependant l'ordre de se replier sur le canal de la Marne au Rhin. Les 1^{er} et 2^{ème} régiments vont livrer de furieux combats à Dieuze, Marimont, Azoudange et Bourdonnay. A Lagarde, ils chargeront même à la baïonnette, au cri de "Pour Varsovie". Les pertes sont considérables des deux côtés. Le 2^{ème} bataillon du 2^{ème} régiment de grenadiers est presque totalement anéanti. Le 3^{ème} régiment, bénéficiant d'une position plus favorable, moins exposé du fait d'un équipement sommaire, est plutôt épargné. C'est lui qui sera, le 20 juin, en première ligne, à Gélacourt, près de Baccarat. Sans munition, isolé, il lui sera impossible de résister à la poussée de la machine de guerre allemande.

Le 21 juin, après la reddition de la France, le Général Duch, en accord avec le Général Hubert et le Général Sikorski, envoie l'ordre "4444" à toute la division : les grenadiers, ne devront pas se rendre, mais au contraire, après destruction des armes, constituer de petits groupes et s'échapper vers la Suisse ou la France libre, afin de rejoindre l'Angleterre. Près de 6000 d'entre eux parviendront à s'enfuir. En juin 1944, ils participeront à la libération. Le 22 juin, ceux qui n'ont pas réussi à s'enfuir sont faits prisonniers (environ 5000 hommes) entre Baccarat et Saint-Dié.

Ce 22 juin 1940, le soldat Marcin Krzyzaniak est fait prisonnier, dans un verger entre Gélacourt et Baccarat. Il a tenté, en vain, de s'échapper. Au moment où il se fait "cueillir" par les Allemands, il est en train de se régaler sur un cerisier, avec quelques camarades. Il disait, manière de s'excuser de ce dénouement peu glorieux, que de toute façon, ils n'avaient pas de munitions. Il est acheminé vers le "Frontstalag 190", puis vers le "Stalag IV G" à Leipzig, dans une usine d'armement.

L'insigne de la 1^{ère} Division des Grenadiers Polonais, en français, la 1^{ère} Division d'Infanterie Polonaise.



En haut, l'aigle, emblème de la Pologne.

En-dessous la croix de Lorraine, et la grenade avec l'identification D. 1 G.

BOG. HONOR. OJCZYZNA

DIEU. HONNEUR. PATRIE.

Le 15 juin 1941, Stammlager IV G, à Leipzig.



Stalag 4G, Leipzig, l'évasion.

Les prisonniers dans ce stalag sont bien traités, assez bien nourris, logés assez confortablement. Il est vrai qu'ils travaillent pour le grand Reich, dans une usine d'armement, chacun dans une spécialité de la métallurgie, fondeur, aciériste, mouleur, ajusteur.

Avant de raconter la façon dont a été organisée l'évasion de Papé, il convient de présenter les protagonistes. C'est d'abord Marie-Hélène Muser, la maman de Jeannine et sœur de Mamé. Celle-ci habite Metz, juste derrière la cathédrale, et travaille comme serveuse au buffet de la gare. A l'annexion de l'Alsace-Lorraine, elle devient citoyenne allemande et peut par conséquent se déplacer dans tout le Reich. C'est ensuite, Catherine Muser-Krzyzaniak (notre Mamé). Elle travaille depuis 1940 à l'usine Scholtès de Metz. A ce titre, elle dispose d'un laissez-passer qui lui permet aussi de se déplacer en Allemagne. Toutes deux possèdent, en plus, un atout majeur, une bonne connaissance de l'allemand et de sa forme populaire "le platt", de plus, elles ne doutent de rien. *Le troisième enfin, c'est moi.* J'avais à l'époque 5 ans, et j'allais, à mon insu, jouer un rôle important. Quant aux autres protagonistes, vous les découvrirez au fur et à mesure, dans ce récit.



En 1941. A gauche, Marie Hélène, sœur de Mamé. A droite, Mamé et moi.

En début d'été 1942, la décision est prise, nous quittons, tous les trois, la gare de Metz pour Leipzig, dans le but de rencontrer Papé. Nous trouvons sans mal le Stalag 4G. Nous nous présentons au poste de garde. Notre demande effectuée, nous sommes évidemment éconduits. Cependant, un officier (du moins, je le suppose) vient nous faire savoir qu'il existe une solution, obtenir l'autorisation du Général, Gouverneur de la place militaire de Leipzig. Rendez-vous est pris. C'est moi qui serai en première ligne, pour attendrir ces messieurs afin qu'ils m'autorisent à voir mon papa. Ce ne fut pas très difficile, dans la "Wehrmacht", on pouvait, quelquefois, avoir du coeur. En fait, je n'ai aucun souvenir de tout cela, ni des voyages aller-retour, ni des différentes démarches. Je me souviens uniquement de notre visite au "Tiergarten", le jardin zoologique de Leipzig et de la chambre où, seul, j'ai été autorisé à rencontrer mon père. Tous les prisonniers étaient là autour de moi, chacun avec un mot gentil et parfois même une friandise. Je me souviens du voisin de Papé, ajusteur de métier, de l'avion en aluminium qu'il avait fabriqué où il ne manquait pas le moindre détail. Je ne savais évidemment rien de ce qui, en fait, se tramait, et la raison profonde de ce voyage.

Le 20 ou 21 août 1942, Mamé reprend le train à Metz pour Leipzig et se rend au Stalag 4G, où Papé a préparé son coup en sciant un barreau de la fenêtre située près de son lit. L'évasion n'est qu'un jeu d'enfant car la fenêtre donne directement sur une avenue. Tous deux rejoignent sans perdre de temps la gare. Sur un quai, se trouve un train militaire en partance pour Metz. Ce train emmène en France, des combattants venant du front russe, pour quelques semaines de vacances. C'était pour eux, la récompense suprême. Evidemment, ce convoi est interdit aux civils. Peu importe, ils prennent place dans un compartiment vide. Personne n'a rien vu. Le voyage retour s'effectue sans incident, à part la visite d'un officier qui leur dit qu'ils n'ont rien à faire là, et leur demande des explications. Les explications données, il prononce ces deux mots "Gut! Gut!", "bien ! bien !", il ajoute en direction de Mamé : "C'est ton amoureux ? Fais attention ! C'est dangereux !". En gare de Metz, pas le moindre contrôle, on ne contrôle pas un train militaire. Après avoir franchi la frontière en fraude, en passant par Montois, ils se retrouvent à Auboué.

Je pense qu'ils n'auraient jamais pu réussir, s'ils avaient utilisé une ligne régulière. Les contrôles y étaient stricts et fréquents. Remarquez, au passage, fait prisonnier le 22 juin 1940, Papé s'évade le 22 août 1942. Tout juste 2 an et 2 mois après.

Dans la tourmente ...Retour difficile à Auboué. Fin.

A Auboué, Papé ne restera pas longtemps. Il reçoit des mains du Directeur de l'usine une affectation pour une usine du groupe "Pont-à-Mousson" à Tarascon-sur-Ariège, en zone dite libre. Il sera démobilisé à compter du 22 août 1942, à Auch (Gers).

C'est alors que vont commencer les ennuis pour notre Mamé. Elle apprend par le Secrétaire de Mairie que la Gestapo tente de la retrouver. Dénoncée par une bretonne, elle était accusée d'avoir fait passer d'innombrables lettres non censurées en France. Il fallait fuir, et en même temps rejoindre Papé, ce qui fut fait sur le champ. Nous rejoignîmes, dans le Jura, un groupe de passeurs qui devaient nous faire franchir la ligne de démarcation. De cette équipée, j'ai conservé plusieurs souvenirs.

En gare de Dijon, au passage de soldats allemands, j'ai chanté la Marseillaise que Madame Vidal, mon institutrice de maternelle, m'avait apprise. Ce fut la stupeur sur le quai. L'officier qui commandait l'escouade, par ignorance ou par bienveillance, se contenta d'un sourire et d'un clin d'œil en notre direction.

Dans le jura, pour franchir la ligne de démarcation, les passeurs nous ont conduits, par des chemins parfois escarpés parfois boueux, jusqu'à une petite maison en zone libre. Nous étions tirés d'affaire, mais la nuit fut difficile, car nous devions partager notre couche avec une dizaine de chats qui n'avaient pas le même sens de l'hospitalité que leur maîtresse.

Je n'ai aucun souvenir du trajet et du moyen de transport qui nous mena à Tarascon-sur-Ariège. Par contre, je me souviens du pont sur l'Ariège où j'aimais jouer, de l'accueil chaleureux des habitants de cette splendide cité, et particulièrement de cette famille de Républicains espagnols qui y était réfugiée. C'est là que je reçus mes premières leçons de langue espagnole.

Le 11 novembre 1942, les Allemands envahissent la Zone libre pour répondre au débarquement des Alliés en Afrique du nord. Quelques jours après, la Gestapo se présente à notre domicile et emmène Mamé à Foix (Ariège). Sa naissance à Biewer en Allemagne, sa bonne connaissance de la langue allemande vont la sauver. "Comment pouvez-vous accorder votre soutien à une femme qui trahit son mari, prisonnier en Allemagne ? Et si vos épouses agissaient de même aujourd'hui, que diriez-vous ? Que faites-vous de la morale allemande ? " Ses arguments firent mouche, aucune charge ne sera retenue contre elle.

Rien ne s'opposait plus, désormais à ce que nous rentrions en Lorraine. Là encore, je n'ai gardé aucun souvenir de ce voyage de retour, sinon la joie de retrouver, mes grands-parents maternels, Nona et Nono, ainsi que la famille et les amis.



En 1947.

Assis sur le seuil de la maison, ma grand-mère, Allemande, mon grand-père, Italien. Dans la tradition italienne, nous les appelions Nona et Nono.

De part et d'autre de l'escalier, mes parents Mamé et Papé.

Dans l'embrasure de la porte, mon oncle Guarino et son épouse Caroline.

Quant aux quatre enfants, vous les reconnaîtrez sans difficulté.

En haut, Jeanine et Claude. En bas, Michel et Nicole.

Il ne se passera plus rien jusqu'au 2 septembre 1944. Ce jour-là, les Allemands, des unités de la division SS "Das Reich", de sinistre mémoire, ont quitté Auboué, elles se sont repliées sur le plateau de Sainte-Marie-aux-Chênes. De là, elles dépêchent une patrouille de reconnaissance à moto et side-car, chargée de repérer l'avance des troupes américaines sur Briey. A son retour, la patrouille est interceptée par une section de FTP (Francs-Tireurs-Partisans) qui tue le passager du side-car et blessent le conducteur de la moto. Ce dernier parvient à regagner les lignes allemandes. La riposte ne se fait pas attendre. Une compagnie réinvestit Auboué et procède à l'arrestation de tous les hommes, jeunes ou vieux, valides ou non. L'un d'entre eux (Guido Fabbri) qui tenta de fuir, fut abattu. Papé, après avoir évité, par quel miracle, le tir des mitrailleuses allemandes, s'enfuit à travers bois. Les deux camarades qui l'accompagnaient, Pierre Garus et Jean Wojtkowiak n'ont pas eu sa chance. Ils sont abattus par les mitrailleuses postées près de la cartoucherie, sur les hauts d'Homécourt. Papé réapparaîtra, le 6 ou 7 septembre, si j'ose dire, dans les bagages de l'armée américaine.

Pendant ce temps, mon grand-père, Nono, alors âgé de 75 ans, est arrêté par trois hommes en armes, malgré l'intervention vigoureuse de ma grand-mère qui reprocha à ses compatriotes "d'avoir semé la haine et la honte dans toute l'Europe, et que le temps était venu pour eux de rendre des comptes".

En fait, dans l'heure qui suivit, mon grand-père fut libéré. Les autres, enfermés dans une grange, le furent le lendemain, quand le coupable présumé, Dante Pederzoli fut arrêté. Homme de bien, Dante Pederzoli fut pendu. Une première fois, la corde cassa, ce qui aurait dû lui valoir la vie sauve. Mais les Allemands ne s'embarrassent pas de principes et réitérèrent leur forfait.



Le Chemin du pont du capitaine surplombe la Route Nationale 43. C'est par ce chemin, que trois chars de l'avant-garde américaine atteignirent la Cité du Tunnel, le 6 septembre, au soir. Décrire l'accueil qui leur fut réservé, me paraît une gageure. C'était un mélange d'intense communion, d'allégresse et de défoulement. Bref, de la folie.

Le 7 septembre, malgré la présence des troupes américaines, les SS ne lâchent rien. Ils vont déposer des mines, au gué, dans le lit de l'Orne, où se trouvait la passerelle. Elles occasionneront la mort de 2 personnes et des dégâts sur plusieurs véhicules dont une ambulance.

Le 2 novembre 1944, vers 8 heures du matin, un missile V1 s'écrase au hameau de Grimoneaux, provoquant la destruction totale de 5 maisons et la mort de 4 personnes.

Là prirent fin, pour nous, les affres de cette guerre, mais les Aubouésiens, manifestèrent longtemps encore de l'hostilité à l'égard des Allemands.

Claude KRYSANIAC
Méréville, mai 2016